

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE

François Johan



LES
ENCHANTEMENTS
de MERLIN

Avec le soutien du

CNL
Centre national du livre

casterman
POCHE

Extrait de la publication

www.centrationaldulivre.fr



LES ENCHANTEMENTS de MERLIN

LA NAISSANCE DE LA LÉGENDAIRE
COUR DU ROI ARTHUR.

illustration Sibylle Delacroix

aventure

policier

comme
la vie

humour

science-
fiction

épopée &
légende

historique

fantastique

dès 10 ans

www.casterman.com

Extrait de la publication

Les Enchantements de Merlin

casterman

87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-06014-2

Conception graphique : Anne-Catherine Boudet

© Casterman, 1980 et 2010 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en juillet 2010, en Espagne.
Dépôt légal : septembre 2010 ; D. 2010/0053/245

Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

François Johan

LES ENCHANTEMENTS de MERLIN



Illustré par Nathaële Vogel

casterman
POCHE

Extrait de la publication



LA NAISSANCE DE MERLIN

Cette histoire s'est passée il y a bien longtemps. En ce temps-là, les événements merveilleux se produisaient souvent, et chacun avait suffisamment gardé son cœur d'enfant pour les reconnaître et ne pas s'en étonner outre mesure.

À cette époque lointaine vivait, en ce doux pays de Bretagne, une douce jeune fille solitaire. Elle n'avait plus ni son père ni sa mère et menait une vie sage. Un soir, elle éprouva une très grande peine. Elle se souvenait des doux instants qu'elle avait connus avant d'être orpheline et se rappela très fortement la disparition de ses parents. Longtemps, elle resta triste et dolente. Son accablement fut tel qu'elle finit par s'endormir de chagrin après s'être étendue sur son lit, dans l'obscurité. Elle en avait oublié les

précieux conseils que lui donnait le prêtre à qui elle se confiait régulièrement. Ce dernier, en homme sage et avisé qu'il était, lui avait bien recommandé, pour éviter d'être soumise à la méchante action du diable, de toujours se signer à son lever et à son coucher. Elle devait aussi garder la lumière pendant la nuit, le prince des ténèbres n'aimant pas la clarté. Voyant qu'elle avait négligé de telles recommandations qu'elle suivait d'habitude le Malin se réjouit. Il revêtit sa forme humaine, s'introduisit malicieusement chez elle, et profita du sommeil de la jeune fille pour la connaître charnellement.

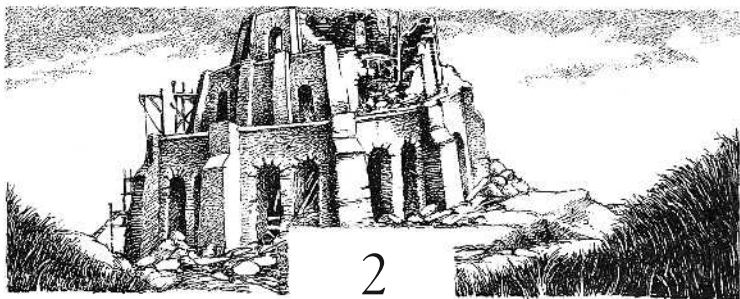
À son réveil, celle-ci se demanda ce qui lui était arrivé. Elle gardait de ce qui s'était produit pendant la nuit des souvenirs vagues, aussi confus que ceux d'un rêve. Lorsqu'elle vit que la porte de sa chambre était verrouillée, ainsi qu'elle l'avait laissée la veille, et que nul être humain n'avait pu entrer, elle comprit que le diable avait abusé d'elle. Elle en fut fort affligée. Elle n'osa en souffler mot à personne.

Mais bientôt vint le temps où il lui fut impossible de dissimuler qu'elle attendait un enfant. Elle affirmait pourtant, en grande franchise, qu'aucun homme ne l'avait jamais approchée. En entendant cela, chacun pensait qu'elle cherchait à protéger

celui qu'elle aimait en refusant de dévoiler son identité et qu'elle était très audacieuse d'agir de la sorte. En effet, pour avoir un enfant en dehors du mariage, elle risquait, selon la loi de cette époque, d'être jugée et, sans doute, condamnée, après la naissance, afin que le bébé, innocent, fût épargné.

Mais nul ne pouvait prévoir le phénomène étrange qui se produisit. Lorsque l'enfant naquit, il émerveilla tout le monde. Dès sa venue au monde, il se mit à parler. Il le fit si bien, il tint des propos si raisonnables qu'il sut habilement défendre sa mère des accusations injustes qui pesaient sur elle. Il rétablit la vérité devant les juges. Ceux-ci, émerveillés de ce prodige, furent bien obligés de croire l'enfant et ne purent condamner la mère. Il fut reconnu qu'elle avait été victime du Malin.

Elle appela son fils Merlin puis se retira dans un monastère où elle vécut aussi sagement qu'avant l'aventure qu'elle venait de souffrir. L'enfant grandit à ses côtés. Il atteignit l'âge de sept ans.



LA CHUTE DE L'USURPATEUR

À ce moment-là régnait, en Bretagne, Vortigern. Il avait usurpé le pouvoir et était détesté de tous. Il vivait dans une grande inquiétude car, lorsqu'il s'était emparé du trône par félonie, il n'avait pas réussi à faire disparaître le jeune fils du roi légitime : le petit Uter-Pendragon. Il craignait fort qu'un jour celui-ci revînt pour le détrôner, ayant le droit et l'appui de toute la population pour lui.

Pour se défendre en prévision d'une telle attaque, Vortigern cherchait à faire construire une immense tour qu'il voulait imprenable et à l'abri de laquelle il serait, pensait-il, en complète sécurité.

Pour cela, il fit appel aux meilleurs architectes et aux ouvriers les plus qualifiés du royaume. Il demanda que fussent utilisés les matériaux de la

meilleure qualité que l'on pût trouver. Les travaux commencèrent. La tour s'élevait peu à peu mais dès qu'elle atteignait six à sept toises de haut, elle s'écroulait, sans raison apparente. Le roi était très mécontent. Il s'en prit à ses ouvriers, traita tout le monde d'incapable, surveilla les travaux lui-même, mais, chaque fois que l'on recommençait la construction, on ne parvenait pas à élever la tour davantage.

Le roi consulta alors ses clercs et ses astronomes. Ceux-ci s'interrogèrent longtemps. Ils discutèrent et disputèrent tout autant. Enfin, après avoir réfléchi et délibéré, ils affirmèrent, sur un ton sentencieux, que, pour que la tour tienne, il fallait remplir une condition. Vortigern fut curieux et pressé de connaître la solution de son problème.

« Il fallait, dirent les sages, mélanger au mortier, avec lequel on construisait la tour, le sang d'un enfant de sept ans né sans père. »

La formule restait bien énigmatique.

Toutefois, le roi dépêcha aussitôt douze messagers à travers le monde avec l'ordre de rechercher, de trouver et de ramener un tel enfant ou bien de le tuer et de rapporter son sang. Le tout devait naturellement être fait dans les meilleurs délais,

car Vortigern voyait le temps passer et il redoutait de plus en plus l'attaque d'Uter-Pendragon. La tâche n'était pas aisée ; comment trouver un enfant né sans père ? C'est ce que se demandaient les envoyés perplexes.

Bien embarrassés, les envoyés du roi chevauchent dans tout le pays et interrogent tous ceux qu'ils rencontrent. Mais personne, nulle part, n'a entendu parler d'un tel enfant. Les messagers craignent de revenir auprès de Vortigern sans avoir accompli leur mission tant ils redoutent sa colère.

Un jour, deux d'entre eux passent près d'un champ où jouent de jeunes enfants. Parmi eux se trouve Merlin. Au cours de la partie, au milieu des rires et des cris, une dispute s'élève. Un des garçons s'en prend à Merlin et le traite « d'enfant né sans père ». Ces mots résonnent agréablement à l'oreille des messagers.

Aussitôt, ils piquent des deux et s'approchent rapidement du groupe pour tenter d'en savoir davantage. Ils espèrent avoir enfin trouvé celui qu'ils cherchent. Ils songent déjà à une belle récompense de la part de Vortigern. Sans leur laisser le temps d'arriver jusqu'au groupe, Merlin le quitte et vient à leur rencontre.

Il s'adresse à eux en ces termes :

– Je suis celui que vous cherchez et dont vous devez rapporter le sang au roi Vortigern, selon les ordres que vous avez reçus.

Stupéfaits, les messagers demandent :

– Qui t'a dit cela ?

Merlin reprend, sans répondre à leur question :

– Jurez-moi que vous ne me ferez aucun mal. À cette condition, j'accepterai d'aller avec vous et j'expliquerai au roi pourquoi la tour qu'il cherche désespérément à faire construire ne tient pas dès qu'elle atteint une certaine hauteur.

Les messagers, de plus en plus décontenancés par un tel don de divination, demeurent interdits. Ils promettent de n'avoir aucun geste inamical envers Merlin. Celui-ci, qui sait lire dans la pensée, voit qu'ils disent vrai et qu'ils n'ont nulle intention de lui faire le moindre mal. Il accepte alors de suivre les deux hommes. Au préalable, il va prendre congé de sa mère à qui il témoigne mille marques d'affection.

Au cours du voyage, Merlin a de nombreuses occasions d'émerveiller encore par son talent les envoyés de Vortigern, si bien que ceux-ci se disent :

« C'eût été vraiment grand dommage que de tuer un tel enfant. »

Au fond d'eux-mêmes, ils espèrent que Vortigern lui fera grâce ou que Merlin saura habilement trouver un moyen de se tirer d'affaire.

Lorsqu'ils arrivent devant le roi, celui-ci commence par reprocher à ses hommes de lui ramener un enfant vivant.

– Son sang aurait suffi, dit-il, et vous auriez fait plus vite.

Mais aussitôt Merlin s'adresse à lui :

– Roi Vortigern, tes clercs et tes astronomes sont des incapables, des ignorants et des prétentieux. Tout ce qu'ils t'ont dit est faux. Si tu veux savoir pourquoi la tour ne peut tenir, je vais te le dire.

Le roi se tait, attend la suite des propos de Merlin. Il est impressionné qu'un si jeune enfant ose être si sûr de lui et indigné qu'il se permette de lui parler sur ce ton péremptoire.

Merlin reprend :

– Sous les deux grosses pierres qui servent de base à la construction dorment deux dragons. Lorsque, peu à peu, ils sentent le poids de la tour, ils

se réveillent. Ils se tournent, ébranlent l'ensemble et la tour ne peut manquer de s'écrouler.

— On verra bien si tu dis vrai, fait Vortigern dont l'irritation grandit de minute en minute.

Aussitôt, le roi rassemble tous les ouvriers du pays. Ils creusent sans relâche et finissent par mettre au jour deux énormes dalles que l'on soulève à l'instant. On voit bien que Merlin avait dit vrai. Sous la première gît un dragon blanc, sous la seconde un dragon rouge. Les monstres sont impressionnants. Ils ne tardent pas à se réveiller et à s'entre-déchirer sous les yeux de tous. Chacun recule, saisi d'effroi, mais nul ne veut perdre une partie de ce spectacle.

Le combat est long, il se prolonge, il dure plus d'une journée et une nuit. Chacun est fatigué et pense que la lutte n'aura pas de fin car aucun des deux dragons ne semble parvenir à prendre le dessus sur l'autre. Enfin, le dragon rouge paraît dominer. Il blesse mortellement le blanc. Mais celui-ci, avant d'expirer, lance un grand jet de feu par la bouche et les narines. Le rouge périt dans les flammes au moment où le blanc meurt.

Merlin prend alors la parole :

— Roi Vortigern, tu peux faire construire ta tour.

Elle tiendra désormais. Tu vois bien qu'il était inutile de me sacrifier.

– Mais, demande Vortigern, puisque tu es si savant, dis-moi donc la signification de la lutte prodigieuse à laquelle nous venons d'assister.

Merlin fait promettre de façon solennelle au roi qu'il ne lui sera fait aucun mal quelle que soit la réponse qu'il donnera, car il sait qu'elle ne fera pas plaisir au vil usurpateur. Vortigern promet.

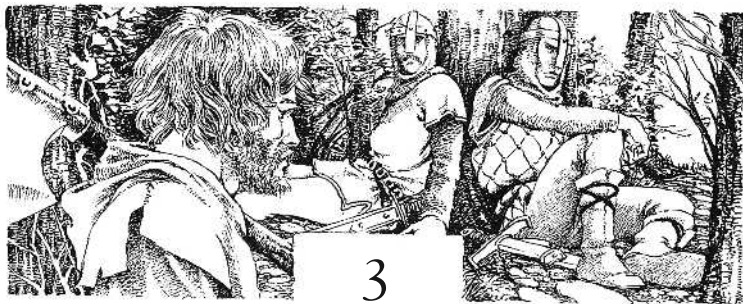
– Cela préfigure le combat que tu redoutes tant. Celui que va mener Uter-Pendragon contre toi. De même que la bataille a été longtemps incertaine, tu as longtemps conservé un pouvoir acquis par trahison et félonie. Et de même que le dragon blanc a brûlé le rouge, tu périras dans les flammes. Je puis t'annoncer, en outre, qu'Uter-Pendragon débarquera dans trois jours à Winchester. Il arrivera sur un vaisseau tel qu'on n'en a jamais vu.

Sur ces mots, Merlin disparaît, laissant Vortigern dans une grande frayeur ; il savait bien ce que valaient les paroles de l'enfant. Il se presse d'envoyer une armée à Winchester pour arrêter les soldats qui débarquaient. Mais, lorsque ses hommes arrivent face à Uter-Pendragon, ils le reconnaissent comme leur légitime suzerain et se rallient à lui. Ils vont

grossir les troupes qui vont combattre leur ancien maître : l'usurpateur.

Vortigern s'enferme dans son plus solide château. Il résiste quelque temps mais, lors de l'assaut final, Uter-Pendragon réussit à mettre le feu à la forteresse et Vortigern périt dans les flammes, ainsi que l'avait annoncé Merlin.

Nul ne le regretta. Au contraire, tous se réjouirent d'avoir retrouvé leur légitime suzerain.



RENCONTRE D'UTER-PENDRAGON ET DE MERLIN

Après avoir quitté Vortigern, Merlin s'était retiré dans la forêt de Northumberland. Le roi Uter-Pendragon, ayant appris toutes les merveilles qu'il avait faites, souhaite vivement le rencontrer. Il envoie de nombreux messagers le rechercher par toute la terre.

Un jour, quelques-uns de ses hommes en train de se reposer au cours d'une halte voient venir vers eux un bûcheron à la barbe longue, les cheveux hirsutes, les habits déchirés. Il a l'air d'un homme sauvage et porte une lourde cognée sur l'épaule.

Il s'adresse aux soldats sur un ton de reproche :

– Vous ne servez guère votre seigneur.

– De quoi se mêle ce vilain ? Passe ton chemin,

bonhomme, disent les messagers, pensant ainsi chasser l'importun.

L'homme poursuit :

– Si j'étais à la recherche de Merlin, je l'aurais trouvé avant vous. Il m'a chargé de vous dire que personne ne pourra l'emmener, même auprès d'un roi. Si le roi veut le rencontrer, il devra se déplacer et venir le chercher lui-même. Ne perdez plus votre temps en vaine errance, allez plutôt dire ces paroles au roi Uter-Pendragon.

Avant que les messagers n'aient le temps de revenir de leur surprise, le bûcheron disparaît. Ils préfèrent suivre les conseils de cet homme des bois. Ils ne s'attardent pas. En toute hâte, ils regagnent la cour.

Dès leur arrivée, ils relatent au roi l'étrange rencontre qu'ils ont faite et les paroles du mystérieux bûcheron. Le roi est content d'avoir des nouvelles de Merlin. Il demande à ses messagers de le guider et il part en grande compagnie. Tous se mettent en route sans plus tarder. Ils chevauchent longuement et parviennent enfin, sans incident, à la forêt de Northumberland. Ils y pénètrent.

Arrivés dans une clairière, ils rencontrent un pauvre bougre difforme qui garde des moutons. Ils l'abordent :

– Vilain, de qui es-tu ?

– J'appartiens à un homme qui m'a dit que le roi viendrait le chercher.

– Je suis le roi, dit Uter-Pendragon.

– Et moi, je suis Merlin.

Les compagnons du roi ne reconnaissent pas Merlin sous les traits de ce berger. Ils ne veulent pas croire qu'il dise vrai. Ils sont sur le point de le châtier pour avoir menti si effrontément au roi. Mais à ce moment, Merlin redevient l'enfant qu'il était lorsqu'il avait expliqué à Vortigern la signification du combat des dragons. Alors, bien entendu, les chevaliers le reconnaissent et comprennent que Merlin s'est amusé, sans méchanceté, à leurs dépens. Tout le monde apprend ainsi que Merlin possédait aussi le pouvoir de se métamorphoser et de revêtir les apparences les plus diverses.

Le roi témoigne une grande amitié à Merlin. Tous deux parlent longuement.

Le roi veut qu'il le suive à la cour. Merlin refuse. Il préfère rester dans la forêt. Uter-Pendragon n'ose insister.

– Au moins, promettez-moi votre aide, dit-il.

– Je promets de vous aider et de vous assister dans toutes les circonstances où ce sera nécessaire,

répond Merlin, car je sais que vous êtes un homme juste.

Il tint parole car le roi put ainsi triompher d'un peuple infidèle : les Saxons, auxquels il fallut souvent s'affronter.

Après la victoire, on enterra les corps des compagnons d'Uter-Pendragon qui avaient été tués. Merlin fit venir d'Irlande des pierres si longues et si grosses qu'aucun homme n'aurait pu les soulever. Au lieu de les laisser étendues, il les dressa, car elles étaient encore plus belles une fois élevées.

C'est ainsi que fut fait le cimetière de Stonehenge, près de Salisbury, qu'on verra et admirera tant que durera le monde.